

Paris, jeudi 29 octobre 2009

Plaisir

Je ne suis pas à l'aise pour parler du plaisir, il m'est plus facile de parler du désir. Depuis que je compose des parfums, j'ai appris, inventé des « accroche-nez », comme ces premières phrases, premières notes de musique, premières images, que l'on travaille longuement pour captiver l'attention du lecteur, de l'auditeur, du spectateur. Pour lui donner envie d'aller plus loin, afin de prolonger le plaisir. Dans une société qui court après le temps, le parfum est jugé en deux secondes, aussi rapidement qu'un regard. Cette rapidité de jugement m'incommode : un parfum ne se raconte véritablement que lorsqu'il est senti et porté.

J'aime le plaisir quand il est partagé, c'est ma définition du luxe. Je transpose cette vision aux parfums que je crée et qui sont, pour la plupart, à partager. Si je compose un « masculin » pour un large public, je n'oublie pas de glisser des codes féminins, et inversement pour un parfum dit « féminin ». Les

codes de la mode sont inventés pour être transgressés, pour qu'on en joue ; aussi je ne crois pas aux parfums féminins, masculins, mixtes ou unisexes. Ce sont les gens qui les portent qui leur donnent un genre. En Inde, les hommes portent *Opium* d'Yves Saint Laurent, *Shalimar* de Guerlain ou *J'adore* de Dior depuis leur création. Je fuis les mises en case, les mises en cage, je préfère laisser à chacun la liberté de choisir, de s'approprier chacune de mes créations.

Plaisir, petit plaisir : j'aime les plaisirs volés au quotidien, ils éclairent la journée. Ils sont banals, ils ont le goût des redites, ils sont rassurants. En faire l'impasse, ce serait se priver de ces joies qui rendent la vie supportable.

Je prends plaisir à composer, mais il m'arrive que, certains matins, le plaisir ne soit plus dans le flacon. Physiquement, chimiquement, l'ébauche du parfum est la même, même température, même combinaison de matériaux, de molécules, mais je n'éprouve aucun plaisir en le sentant. Un sentiment de désespoir et de solitude m'envahit alors, qu'il me faut taire. Partager ce sentiment, ce serait condamner le travail sur lequel je suis depuis des semaines. Dans ce cas, je repose le flacon et je l'oublie quelques jours. Je sais que je peux retrouver le plaisir initial ou l'idée poursuivie.

Dans l'avion, samedi 31 octobre 2009

Giono

Je prends la navette, destination Nice. Mon laboratoire est situé à Cabris. Pour tout bagage un sac, et un livre : *Les Trois Arbres de Palzém*, recueil de chroniques écrites par Jean Giono, qui n'ont pas été reprises dans l'édition de la Pléiade des *Récits et essais*. Lorsque je me sens « égaré », je lis Giono pour retrouver mon chemin. Il m'habite, me sert de repère, d'« heureux père ». Je le lis du bout des lèvres en articulant les mots en silence. J'ai besoin d'entendre dans ma tête la musique des mots, le rythme des phrases, les silences.

J'aime sa plume, son inventivité, sa sensualité ; et, quand il s'exprime sur les odeurs, je suis admiratif. Ses pages sur *La Littérature* sont en résonance avec ma façon d'« écrire » les parfums. Je pense que les odeurs sont des signes, que l'amateur de parfum les interprète à mesure que le parfum se développe sur lui ou sur une touche – languette de papier buvard – à sentir. Il le sent, le suit, l'abandonne, revient ; je ne sais qui du parfum ou de l'amateur est l'obligé de l'autre.

Parfumeur, quand je désire évoquer une odeur, je me sers de signes qui, pris séparément, n'ont aucun rapport avec la chose exprimée : l'*Eau Parfumée au thé vert* de Bulgari n'a jamais contenu de thé, *Un Jardin sur le Nil* d'Hermès de mangue ni *Terre d'Hermès* de silex, pourtant le public

les a « ressentis ». Pour invoquer Jean Giono, « le travail d'expression se fait dans l'intelligence du lecteur ; de là son plaisir et la satisfaction, le contentement, la joie qu'il en éprouve ». Si, traditionnellement, le parfumeur est comparé à un compositeur de musique, je me suis toujours senti écrivain d'odeurs.

Cabris, lundi 2 novembre 2009

L'atelier

J'ai retrouvé ce matin l'atelier. Maison d'architecte bâtie à la fin des années soixante, dans l'esprit de l'architecture concrète, qui cherchait à relier le bâti et la nature. Ici, le dehors est dedans, et le dedans se prolonge dehors, les deux se conditionnant mutuellement. La maison est accrochée à des roches grises et entourée d'un jardin sauvage planté de pins de Salzmann. Le lieu pourrait paraître austère, mais il n'en est rien. Le soleil qui filtre à travers les pins inonde l'atelier d'une lumière apaisante. Le temps y est plus lent, les saisons plus marquées. J'aime ce lieu. Je me sens en accord avec lui.

Un visiteur, en regardant mon bureau, verrait éparpillés des dizaines de petits flacons bien fermés, des porte-touches en forme d'éoliennes, un dossier usé contenant une centaine de formules, un pot à crayons, quelques boîtes

fourre-tout, un cadre-photo. Pourtant, le désordre n'existe pas tant que je sais retrouver la formule de cette ébauche que j'ai arrêtée il y a plusieurs mois, le crayon gris dont j'ai besoin, la boîte qui contient la gomme usée et les trombones, sans oublier les lunettes – celles pour lire et celles pour voir de loin. Le désordre est pour moi lié à la mémoire. Quand tout est classé, alors j'oublie.

Derrière le bureau – une table Ikea en hêtre verni –, un fauteuil, que j'utilise à la façon de l'homme de l'agence de voyages dans *Playtime* de Jacques Tati : tout est à portée de quelques pas glissés. De là, je peux contempler la Méditerranée. En réalité, quand je suis dans mes odeurs, mes formules, je ne vois rien, mais je sais qu'elle est présente. Il me suffit d'arrêter de sentir, d'arrêter d'écrire, et de relever la tête un instant, pour l'apprécier.

Cabris, vendredi 6 novembre 2009

La poire

Je sors épuisé de la création d'un parfum. Le choix est enfin arrêté. Un lancement international est prévu pour avril de l'année prochaine. Le nombre d'essais, d'ébauches, a été considérable – plusieurs centaines –, ce qui témoigne de la difficulté à trouver la ligne directrice, la forme qui exprime le concept. Le projet est audacieux et exigeant. Le flacon, une